

Coup de coeur à la Galerie 815 L'art pour méditer

Johanne Melançon

Number 134, Winter 2006–2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40927ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Melançon, J. (2006). Coup de coeur à la Galerie 815 : L'art pour méditer. *Liaison*, (134), 8–9.

Coup de cœur à la Galerie 815 : L'art pour méditer

JOHANNE MELANÇON

LE 21 OCTOBRE À LA GALERIE 815 DE HEARST, je viens voir pour la troisième fois l'exposition « Série Rituels » de Joseph Muscat, mais cette fois-ci, c'est aussi pour rencontrer l'artiste venu de Toronto pour le « décrochage ».

Si je suis passée à la galerie un peu par hasard la première fois, j'y suis retournée par nécessité parce que les 19 collages n'ont cessé de m'interpeller. Devant ces tableaux, je ne pouvais que plonger, non pas par un effet de perspective, mais à cause d'un véritable effet de profondeur, créé sans doute par l'utilisation du papier goudron, noir, sur lequel les couleurs de l'acrylique restent denses, parfois intenses, un effet accentué par la technique du collage. Ma plongée dans les œuvres réalisées entre 2002 et 2005 s'accompagne d'une réflexion — impossible de rester indifférente devant ces formes humaines et ces architectures qui témoignent de la violence et de la destruction de notre monde contemporain.

Lors de ma première visite, un tableau au centre de la salle a attiré mon attention. Depuis, chaque fois, je vois d'abord ce trou dans un mur, ce vide dont les contours rappellent vaguement une silhouette humaine. Dans cette béance, une spirale blanche sur fond noir ne peut que dire le malaise, une sorte de tempête, la destruction. Alors que je lis le titre, *Bhamiyan* (2003), l'image des immenses bouddhas détruits par les Talibans s'y superpose avec force. *Babylongian* (2004) et *Bouddhoir* (2003) reprennent à leur façon ce vide laissé par une forme disparue et semblent dire : « Pourquoi ? ». Joseph Muscat me confirme que cet événement de même que la disparition d'un temple ancien sur l'île de Malte où il est né constituent des sources d'inspiration de cette série qui s'interroge sur nos temps troublés, sur la destruction du patrimoine culturel mondial.

Certains tableaux posent un regard critique sur nos intolérances religieuses, ne puis-je m'empêcher de penser devant *Crusadist* (2002), qui me rappelle que les chrétiens ont tenté de conquérir le monde dans la violence à une certaine époque. J'ai le même sentiment devant *Buddhas in Bad Times* (2003), probablement le tableau le plus dur de toute la série avec *Buddhacid* (2003), dont le titre est un collage de « bouddha » et du suffixe *-cide*, c'est-à-dire « tuer ». Joseph Muscat me confie que les titres sont importants — une œuvre « sans titre » est inconcevable pour lui —, mais que, parfois, le lien entre le titre et l'œuvre n'est pas direct. Aussi cherche-t-il encore une façon de cacher ce titre pour que le « regardeur » amorce sa propre réflexion devant les formes, les textures, les couleurs, sans se laisser influencer.

N'y aurait-il plus rien de sacré, plus de valeurs qui tiennent ? L'artiste ne donne pas de réponse, ne porte pas de jugement : ce n'est pas son propos. Sa démarche artistique est d'abord intuitive (80%, me dit-il, et 20% de recherche). Son objectif : poser des questions, susciter la réflexion. Nul doute, dans mon cas, il a parfaitement réussi.

Certains tableaux évoquent ou racontent plus qu'ils n'interrogent. *Pacificity* (2003) semble paisible et serein avec une figure de madone au premier plan et le bleu prédominant. *Conversion* (2002), m'explique l'artiste, met en scène un épisode de l'histoire de l'île de Malte, le naufrage de saint Paul et l'apparition du christianisme ; avec ses quatre bâtiments en forme de chandelle, le tableau veut aussi témoigner des nombreuses églises qu'on y trouve. Plus loin, *Mohengo* (2005) me raconte une quête, un cheminement spirituel par le biais d'une forme humaine qui gravit les escaliers menant à une sorte de dolmen.

Cyclorama (2005) me fascine encore. Le cercle, au cœur de son élaboration, me semble à la fois symbole de vie, mais aussi mise en garde : comment ne pas voir la mort dans une cible ? Pour moi, c'est malgré tout le tableau de l'espoir avec le cycle de la vie que miment les animaux au-dessus d'une figure humaine qui n'attend peut-être que de (re)naître.

Joseph Muscat m'a-t-il dit aussi que ses tableaux étaient une méditation ? Je ne me souviens plus très bien qui de nous deux a prononcé ce mot, mais c'est celui qui me vient à l'esprit devant la série de huit petits collages intitulée « *Dwellings* » (2003) qui complétait l'exposition, une série inspirée d'un voyage à Moosonee. Les habitations disséminées le long du chemin de fer ont inspiré la forme d'une petite maison qui revient, comme un *leitmotiv*, ou plutôt comme un thème avec ses variations : demeure, habitation, refuge, maison, lieu d'évasion...

Pour tout dire, finalement, mon coup de cœur ne va pas seulement à ces œuvres qui continuent de m'interpeller, mais aussi à ma rencontre avec Joseph Muscat, artiste sensible et généreux. ■

Joseph MUSCAT, « Série Rituels » à la Galerie 815 de Hearst, du 23 septembre au 20 octobre 2006.

Johanne Melançon est professeur adjoint au département d'études françaises et de traduction de l'Université Laurentienne. Elle est également membre du comité de rédaction de Liaison.



Cyclorama, acrylique sur papier goudronné sur bois, 75 cm x 75 cm, 2005.



Bhamiyan, acrylique sur papier goudronné sur bois,
100 cm x 75 cm, 2003.